

prêtres. Il parlait plus ou moins bien l'anglais, mais il se faisait comprendre par le cœur. Aussi, comme on l'aimait !

Un autre à qui il a voué également une grande vénération, c'est à Monseigneur Cook, qu'il a plus particulièrement connu en sa qualité de curé de Saint-Ambroise. Disciple de Pierre, Mgr. Cook était grand pêcheur devant Dieu et devant les hommes. Pas un lac, pas une rivière des profondeurs dont il ignorât les ressources ou les secrets de pêche. Au harpon, au filet comme à la ligne, il était partout le plus habile. Le jour qu'il quittait Lorette, M. Cook remettait en souvenir de lui, à M. O'Sullivan, une belle montre d'argent qu'il nous fait voir avec orgueil.

Je ne dois pas oublier de dire que, pendant plusieurs années, M. Owen O'Sullivan, qui savait apprécier la valeur de l'instruction, fit l'école à Sainte-Catherine aux enfants des premiers colons, et cela gratuitement et au milieu de rudes travaux.

Voilà un homme, n'est-ce pas, qu'il faut louer sans réticences, qui n'a jamais voulu que le bien et qui n'a pas su faire autre chose. Des modèles de ce genre, proposés à l'admiration du peuple, inspirent de nobles sentiments, font du bien au cœur, et engagent l'honnête homme, humble ouvrier ou cultivateur, à marcher toujours droit dans la voie de l'honneur et de la vertu.

Ayons des couronnes pour tous les mérites, parce qu'aucun mérite ne doit nous être indifférent. On sait comment on commence, on ignore par où l'on finit.

A. N. M.

NOS GRAVURES

Le "Bénédicté."—Le repas est pourtant bien frugal. La table ne chancelle pas sous le poids de massives argenteries, de plats succulents. C'est la nourriture du pauvre, un bol de potage ou de riz. Et cependant, c'est le pain quotidien que donne le Père céleste à la veuve et aux orphelins. Ils le reçoivent avec reconnaissance. On lit sur les traits de la mère, de la fille, la vénération, la soumission, la paix, le doux contentement qui remplissent leurs cœurs. En vérité, la paix de l'âme surpasse tout sentiment. Et cette famille pauvre ressent plus de bonheur en prenant son simple repas, tout en remerciant Dieu de ses bontés, que n'en peut éprouver le riche, assis devant un festin, mais dont le cœur est dévoré par la cupidité, l'ambition et l'envie. G. E. D.

Le luxe une cause de crime.—Cette composition a son origine dans les révélations humiliantes qui ont eu pour effet premier de faire perdre au général Belknap sa position brillante de secrétaire d'Etat pour la guerre, et, par suite, d'ébranler dans le cœur du peuple américain la confiance qu'un peuple républicain doit pouvoir reposer dans ceux qui contrôlent les affaires de la nation. La femme du général Belknap est très-belle, très-accomplie, élégante, ambitieuse. Elle fut aussi très-adorée, et se trouvait à la tête d'une société du plus haut ton. Mais il lui fallait de l'argent pour briller. Les fêtes qu'elle donnait, les toilettes éblouissantes dont elle se parait, les équipages qu'elle promenait par les rues de la capitale, tout cela exigeait des dépenses que même le salaire d'un ministre d'Etat ne suffisait plus à combler.

Aussi est-ce par son entremise que le marché entre Marsh et Belknap fut conclu. C'est par ses mains que passaient les sommes que Marsh payait au secrétaire de la guerre pour sa place de pourvoyeur. Enfin, c'est à la suite d'une querelle entre la superbe madame Belknap et la femme du pourvoyeur, à propos de distinctions sociales, que celle-ci dévoila, par dépit, l'histoire de ce marché scandaleux. Le luxe, l'ambition, l'orgueil en étaient la cause. Prenons la leçon à cœur. Il y a bien des malheurs, dans les Etats comme dans les familles, que la pratique de l'économie et des vertus chrétiennes pourrait détourner. L'honneur, l'avenir des nations sont entre les mains des mères. La tâche est onéreuse, mais glorieuse aussi. G. E. D.

Une rue de Rouen en 1820.—Rouen, malgré la furie de nos grandes villes de province à vouloir se transformer à l'instar de Paris, est restée néanmoins dans beaucoup de recins la vieille ville par excellence. Hâtez-vous cependant, messieurs les artistes, car ces baraques si pittoresques que vous prizez si fort n'ont pas de plus mortel ennemi que les Rouennais en général, et leurs propriétaires en particulier ; et sous prétexte d'air et de lumière, ce qui, entre nous, n'est pas une mauvaise raison, les rues étroites et obscures où vous trouvez tant à glaner vont s'élargir démesurément, s'aligner par de belles façades rectangulaires et s'orne de becs de gaz innombrables. Adieu, pignons et tourelles ; adieu, poutrelles sculptées, encadrées de briques ; adieu, boutiques d'oripeaux et de ferrailles en plein vent ; adieu, fleurs grimpanes débordant de chaque fenêtre... les expropriations pour cause d'utilité publique, les règlements municipaux vont mettre ordre à tout cela, et vous, amateurs du beau désordre, vous l'irez chercher... dans votre imagination.

FÊTE À SAINT-MICHEL DE LA PIGEONNIÈRE

Nous avons reçu un compte-rendu détaillé d'une fête qui a eu lieu à St. Michel, le 20 mars. La communication est anonyme. Notre correspondant signe seulement : Un Témoin Oculaire et un Ancien Abonné. Que l'on comprenne donc qu'il nous est impossible de répondre à des lettres anonymes, et que nous n'acceptons aucun écrit sans savoir le nom de l'auteur. Notre ami a d'excellentes intentions sans doute, mais il comprendra, s'il réfléchit un instant, que nous ne pouvons pas faire une exception en sa faveur. D'ailleurs, son article est trop long. Sa longueur même lui ôte de l'intérêt. Nous serons bien aise d'avoir une réponse à ces remarques, mais signée par notre bon correspondant.

G. E. D.

ROSALBA
OU DEUX AMOURS ; ÉPIQUE DE LA RÉBELLION DE 1837

Nous sommes forcés par l'abondance d'autres matières, de remettre à la semaine prochaine le commencement de cette histoire.

LE PARLEMENT FÉDÉRAL

LA PROROGATION

Dans les séances du 8 et du 10, le seul incident important fut une discussion à propos des lisses de fer, l'hon. M. Mackenzie demandant que la chambre l'autorise à les prêter à des compagnies qui construisent des chemins de fer. Ce privilège n'a rapport qu'aux lisses sur l'intercolonial, que l'on remplacera par des lisses d'acier. M. Bowell s'y oppose, étant d'opinion que les lisses de fer sont de la même famille que les parapluies, et que, si on les prête, elles ne seront jamais rendues. M. Bowell propose donc, en amendement, qu'elles soient vendues au plus offrant. Sir John A. Macdonald parle en faveur de l'amendement, et maintient que le principe de la motion principale est contraire à la politique soutenue maintes fois par l'hon. premier ministre.

L'amendement est perdu et la résolution passée par un vote de 37 à 87.

M. Desjardins rappelle à la chambre les circonstances du contrat de MM. Bourgouin et Lamontagne, qui aurait dû, selon lui, être donné à M. Martin, le plus bas soumissionnaire. Il blâme le gouvernement d'avoir préféré les premiers, parce qu'ils étaient ses amis politiques. M. Mackenzie répond que ces messieurs avaient donné la soumission la plus basse. M. Masson soutient que celle de M. Martin était de \$1,000 plus basse que l'autre. Après une discussion animée, mais sans résultat, la chambre s'ajourne.

Le 11, l'hon. M. Mackenzie propose que le gouvernement soit autorisé à conclure des contrats, pendant la vacance, avec les personnes qui enverront les soumissions les plus basses pour la construction des parties suivantes du chemin de fer Canadien du Pacifique, savoir : depuis le Fort-William à l'ouest, jusqu'au lac des Mille-Lacs ; depuis le Portage-du-Rat jusqu'au lac de la Croix. Adopté.

M. Masson se plaint que le ministre des travaux publics n'a pas présenté à la chambre les documents relatifs aux casernes des Jésuites à Québec.

M. Mackenzie donne pour raison que cette correspondance est incomplète.

La chambre se forme en comité des subsides, et vote les items qui restent sur la liste. En-

suite, elle se réunit en comité des voies et moyens et passe les résolutions suivantes :

Résolu :—Que l'on accorde à Sa Majesté, pour l'année finissant le 30 juin 1876, la somme de \$1,139,338.28 à même le revenu consolidé du Canada ;

Résolu :—Que l'on accorde à Sa Majesté, pour l'année financière finissant le 30 juin 1877, la somme de \$19,486,616.02 à même le revenu consolidé du Canada.

Le bill des subsides est alors lu une première, deuxième et troisième fois, et la chambre s'ajourne.

La chambre s'est réunie à midi, le 12. M. Cauchon propose l'adoption du rapport au sujet du *Hansard*. M. Holton s'y oppose parce qu'avis n'en a pas été donné. M. Cauchon lui fait comprendre que si le rapport est rejeté, il n'y aura pas de *Hansard*. C'est précisément, répond M. Holton, ce que je désire. L'Orateur déclare que la motion est hors d'ordre. Et le rapport est rejeté.

À trois heures, les Communes sont appelées à se rendre au Sénat, puis Son Excellence le Gouverneur-Général fit le discours suivant :

Honorables Messieurs du Sénat,

Messieurs de la Chambre des Communes,

Je vous remercie pour le soin et l'attention que vous avez apportés dans l'accomplissement de vos devoirs durant cette session.

La loi que vous avez passée concernant l'administration des affaires des Indiens et leur affranchissement, sera non-seulement utile, parce qu'elle aura consolidé les différents statuts qui sont actuellement en force, mais elle démontre d'une manière encore plus évidente l'intérêt que le Canada porte aux tribus indiennes. Il est intéressant de savoir que plusieurs de ces clauses ont été suggérées par les conseils des Indiens des anciennes provinces. J'ai l'intention, durant la vacance, de conclure un traité avec les tribus indiennes de la partie ouest de la Saskatchewan, pour obtenir l'extinction de leurs titres de propriétés, afin de livrer une grande étendue de territoire très-fertile à la colonisation.

La création du district de Keematin, dans la région Est du Nord-Ouest, et la manière rapide dont a progressé l'ouverture des chemins de fer et des lignes télégraphiques de l'intérieur, aura, de concert avec la modification apportée dans le système de la tenure des terres, l'effet de développer le commerce et de donner plus de prestige à la Puissance. J'ai maintenant le plaisir d'annoncer que nous avons actuellement en opération, à l'ouest de la Rivière-Rouge, des lignes télégraphiques sur un parcours de plus de sept cents milles.

Les amendements faits à la loi électorale par la Chambre des Communes auront l'effet, je n'en doute pas, d'obtenir une expression franche et libre des électeurs dans le choix de leurs députés.

Les mesures que vous avez passées pour obtenir des rapports de faillites frauduleuses et des statistiques de chemins de fer, produiront d'excellents résultats et faciliteront beaucoup l'obtention des informations importantes sur ces différents sujets.

Messieurs de l'Assemblée Législative,

Je vous remercie des subsides que vous avez votés pour le service public. Je ne manquerai pas de prendre en considération la clause que vous avez insérée dans la résolution adoptée relativement aux travaux de construction sur le chemin du Pacifique.

Je suis heureux de constater que, par un système d'une sage économie, vous avez pu vous dispenser de la nécessité d'imposer de nouvelles taxes sur le peuple, et je me flatte que l'augmentation de la prospérité commerciale justifiera vos prévisions pour l'avenir.

Honorables Messieurs du Sénat,

Messieurs de la Chambre des Communes,

Je regrette d'avoir à vous informer qu'aucun autre progrès n'a été fait dans les transactions relatives au paiement de la compensation qui devait nous être accordée pour nos pêcheries par le traité de Washington. J'espère qu'à votre retour dans vos familles, vous y trouverez les espérances d'une saison de prospérité, et que vos occupations et vos entreprises pendant la vacance seront couronnées du même succès que celui que vous avez obtenu pendant vos séances parlementaires de cette dernière session.

THAT BANNER A HUNDRED YEARS OLD.
Song and Chorus. Words by B. Devere.
Music by Eddie Fox.

Chant du Centenaire américain, devenu très-populaire aux Etats-Unis. Prix : 50 centins. L'éditeur donne, avec chaque exemplaire, cinq jolies petites photographies des édifices du centenaire à Philadelphie, qu'il envoie, avec la chanson, franco, moyennant 50 centins, greenbacks. S'adresser à F. W. Helmick, 278 West Sixth Street, Cincinnati, Ohio.

Nous accusons réception du "PETIT CATECHISME DU SYLLABUS," par Mgr. Gaume. Léger Brousseau, éditeur, Québec. Cet opuscule explique et commente le célèbre Syllabus, et éclairera sur plusieurs points les esprits sceptiques.

UN VOYAGEUR devrait toujours porter avec lui, pour s'en servir en cas d'indisposition subite causée par le rhume, par le changement d'eau, attaques bilieuses, etc., une bouteille du PAIN RELIEF DE STANTON, sur lequel on peut toujours compter pour obtenir du soulagement.

ÉNIGMES, CHARADES, PROBLÈMES, QUESTIONS, &c.

Nous commençons aujourd'hui la publication de ces questions énigmatiques, littéraires, historiques, et le reste, qui sont une source non-seulement d'amusement et d'occupation, mais aussi d'instruction pour la jeunesse. En cherchant la solution de ces problèmes, l'esprit s'exerce, l'intelligence se développe, l'habitude s'acquiert de faire des recherches avec méthode et précision.

Dans ce numéro, nous nous bornons à un choix d'énigmes, dont nous donnerons la solution dans quinze jours. Nos jeunes amis peuvent s'amuser d'ici là à deviner les réponses.

ÉNIGMES

No. 1

On me met toujours en couleur,
En Chine, au premier rang je brille,
Si l'on m'assied sur une aiguille,
Je change aussitôt de valeur.

Je suis dur sur la croix et doux dans le supplice,
Les haches sur mon sort ont aussi grand pouvoir,
En chacun, cher lecteur, deux fois tu peux me voir,
Et le tabac me rend muet, Dieu me bénisse !

No. 2

Je suis dans un étang, tout au bout d'un jardin,
Je commence la nuit et finis le matin,
Je parais deux fois dans l'année ;
Je suis tout au bout de ta main,
Et dans la Méditerranée.

No. 3

Nous sommes cinq sœurs qui nous rassemblons
avec les oiseaux :

La première est en argent,
La deuxième est en fer,
La troisième est en zinc,
La quatrième est en or,
La cinquième est en cuivre.

No. 4

J'apparais une fois dans une minute et deux fois dans un moment.

No. 5

Sum principium mundi, finis seculorum, trinus et unus : tamen non sum Deus.

No. 6

Sans être égal à Dieu ma puissance est divine,
Car tout par moi commence et par moi se termine.

No. 7

Je suis Grec de naissance et j'habite Lyon.

No. 8

—Que fais-tu ici, toi qui n'es pas d'ici ? Si tu ne sors d'ici, je te mangerai ici.
—Celui qui m'envoie ici n'est pas loin d'ici,
et si tu me manges ici, tu sortiras d'ici.

No. 9

Pour se garantir des flous
On me met souvent en usage ;
L'avare ainsi que le jaloux
De son trésor me croit le gage.
Je trouve partout de l'emploi,
A me connaître l'on s'applique,
Et jamais personne sans moi
Ne pourrait savoir la musique.

No. 10

Quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dont on use sans savoir comment, dont on se plaint toujours sans vouloir la quitter, et que l'on perd sans s'en apercevoir ?

No. 11

Qu'est-ce que Dieu ne voit jamais, le roi rarement, moi tous les jours ?

No. 12

Qui respire et ne vit pas ?

No. 13

Mon nom, formé de trois voyelles,
Qu'un neud très-étroit lie entre elles.
Se prononce en français, observez bien ce point,
Comme celle, lecteur, qui ne s'y trouve point.

No. 14

Je viens sans qu'on y pense,
Et meurs à ma naissance,
Et celui qui me suit
Ne vient jamais sans bruit.

No. 15

Je suis difficile à trouver
Et plus encore à conserver ;
Les curieux, pour me connaître,
Avec grand soin me font la cour ;
Mais mon destin me défend de paraître ;
Car l'instant où je vois le jour
Est l'instant où je cesse d'être.

No. 16

Je sers à l'indigent dans un besoin extrême.
Devinez qui je suis : Je suis deux fois moi-même

No. 17

Personne ne me voit, jamais on ne m'entend.

Du sort qui m'a fait maître,
La rigoureuse loi
Veut que je cesse d'être
Dès qu'on parle de moi.

No. 18

Quelle est, de toutes les choses du monde, la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus divisible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, sans que rien ne peut se faire, qui dévore tout ce qui est petit et vivifie tout ce qui est grand ?

No. 19

Le fer de ma charrue est traîné par cinq coursiers rapides.

Le champ que je sème est blanc comme la neige.

Ce que je sème est noir comme l'enfer.
Je sépare l'ivraie du bon grain, et la récolte s'en va dispersée jusqu'aux extrémités du globe.